

Entretien avec Anne de Malleray

« Le sauvage est présent dans ma vie »

Propos recueillis par **Falk van Gaver**

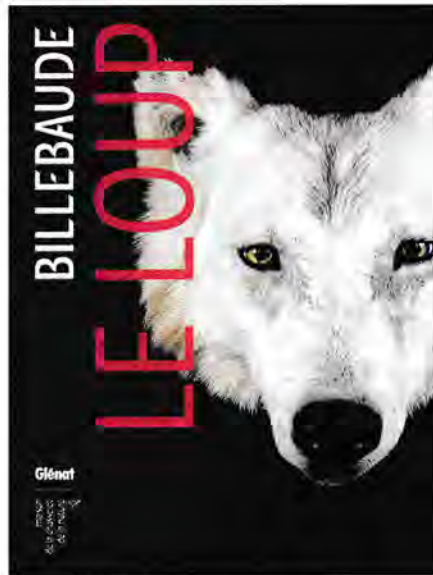
Billebaude est une jeune et magnifique revue naturaliste. Rencontre avec sa directrice, Anne de Malleray.

ÉLÉMENTS : Comment est née *Billebaude* ?

ANNE DE MALLERAY. *Billebaude* est née en 2012 en s'inspirant de la revue *L'Alpe*, consacrée aux « cultures et patrimoines de l'Europe Alpine », éditée par Glénat en partenariat avec le musée Dauphinois. *Billebaude* propose une mise en perspective de nos relations à la nature sauvage. C'est une démarche exploratoire, au sens où la revue croise les regards et les points de vue de chercheurs, d'artistes et de gestionnaires de terrain, en dessinant un paysage complexe des relations au vivant. D'où « Billebaude », terme cynégétique qui signifie chasser au hasard de la rencontre, sans rien planifier, en explorant. Peu de gens connaissent le sens de ce mot, ou le roman de Vincenot, à part les Bourguignons peut-être. La revue s'adresse à ceux qui cherchent des voies pour penser la « crise écologique » avec une boîte à outils conceptuelle, naturaliste et sensible.

ÉLÉMENTS : *Billebaude* s'adresse-t-elle à un public de chasseurs ?

ANNE DE MALLERAY. Il ne s'agit pas d'une revue de chasse sur les techniques ou les intérêts stricts des chasseurs. Le pari est qu'il y a des gens en quête de sens, de concepts difficiles à formuler dans un espace médiatique et intellectuel de plus en plus divisé sur la question de la nature. Il s'agit de savoir d'où nous venons, qu'est-ce qui, historiquement et culturellement, a structuré nos relations au vivant et vers où nous pouvons aller, en considérant qu'il y a un vaste chantier de redéfinition à l'œuvre. Si l'on se situe comme étant « en relation » on accepte le fait que l'on agit sur, que l'on a un impact, que l'on compose. On ne juge pas, on essaie de décrire plus finement, avec des concepts qui nous aident à penser mieux, en menant une réflexion profonde sur le statut des humains, leur responsabilité, et sur celui des autres vivants, dont on découvre qu'ils sont des *acteurs*, autant que nous le sommes de ce dont est fait notre monde. Son côté « bel objet » est dans la ligne des revues qui fleu-



rissent en librairies et parient sur le fait qu'il y a des gens pour lire de belles publications, les conserver à l'inverse de la tendance au jetable et à l'instantané.

ÉLÉMENTS : Une revue à la fois écologique et cynégétique donc... Comment ménagez-vous la chèvre et le loup ?

ANNE DE MALLERAY. La revue s'inspire de l'approche de grands naturalistes, parfois chasseurs, penseurs d'une écologie fondée sur des savoirs naturalistes, une fine connaissance du vivant, une sensibilité qui émerge d'une cohabitation et d'une relation vécue. Je peux citer Aldo Leopold évidemment, Georges Leroy, qui avait des arguments extrêmement fins, déjà en son temps, contre la thèse de l'animal machine. Les savoirs cynégétiques peuvent être réinvestis d'enjeux et de questions essentielles pour aujourd'hui. C'était le sens du numéro sur le pistage, où notamment l'article du philosophe Baptiste Morizot fait de cette pratique le creuset d'une autre lecture du paysage et de la possibilité d'une éco-sensibilité.

ÉLÉMENTS : On retrouve aussi dans vos pages d'autres chercheurs contemporains

comme Natassja Martin, Eduardo Kohn...

ANNE DE MALLERAY. La revue est identifiée comme un espace éditorial qui met au cœur de son propos leurs questions de recherche parce qu'elle s'intéresse à la nature sauvage. L'autre motivation est peut-être liée au fait que la revue cherche à « raconter des histoires ». J'accorde beaucoup d'importance au fait de déployer des concepts dans des formes narratives et esthétiques qui les rendent partageables. Pour les chercheurs qui le souhaitent, c'est une occasion d'explorer des modes d'écriture plus narratifs.

ÉLÉMENTS : Quelle place pour le sauvage dans nos vies ?

ANNE DE MALLERAY. Elle est tenue pour beaucoup d'entre nous (au sens d'une relation vécue). L'idée est de montrer justement que le sauvage n'est pas cantonné à la *wilderness* (terre sauvage), qu'il est autour de nous et s'exprime à travers les vivants – animaux et plantes – qui résistent à notre maîtrise, ceux avec lesquels nous devons composer dès lors que nous changeons de projet de civilisation pour penser les termes d'une cohabitation et non plus d'une guerre. Le sauvage est présent dans ma vie au sens où j'y fais attention, où je cohabite au mieux avec le sauvage dans mon appartement, le petit jardin de mon immeuble en banlieue parisienne, où je cultive le sauvage pour mon chat auquel j'aménage une liberté maximum de mouvements. Je m'intéresse aux pratiques qui permettent de redévelopper une sensibilité au sauvage : la cueillette (thème du numéro de printemps). *Billebaude* cherche à rendre sensible les savoirs naturalistes, pas seulement pour redécouvrir les merveilles de la nature, mais pour vivre dans un monde en crise, pour être plus vivant en refaisant de la place à d'autres vivants, pour reprendre la belle expression de Baptiste Morizot. ▶

Dernier numéro paru : *Billebaude* n° 11, « L'animal imaginaire », Glénat, automne 2017, 96 p., 19,90 €.